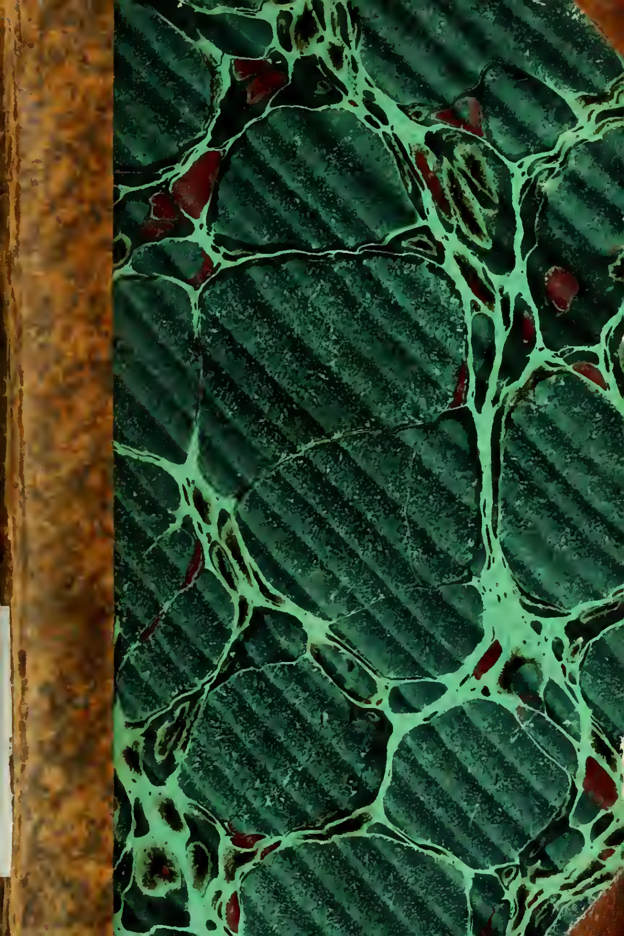






LETTRES

SUR L'ITALIE,

EN 1785.



Tivoli.

Chaillou. *Coiny.*

LETTRES

SUR L'ITALIE,

EN 1785.

SECONDE PARTIE.

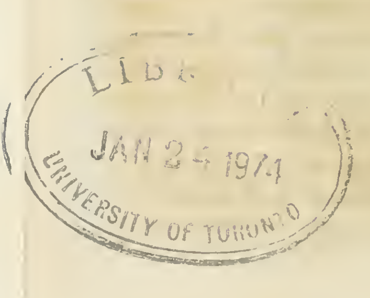
Et me meminisse juvabit. VIRG.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, vis-à-vis celle du Pont de Lodi.

1809.


JAN 24 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LETTRES SUR L'ITALIE, EN 1785.

LETTRE XLIV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence !

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassoit avec les bras du commerce tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendoit.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine, parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connoît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étois ravi de rencontrer à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles sembloient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappeloient ces nymphes charmantes, dont la Fable et les poètes avoient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devroient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence ! La plaine au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé Sienne, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Graces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se

prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de *Sienne*, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là, semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche, de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence; il étoit nuit : mais le lendemain, en descendant à *Roncilione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs. Tout à coup, par un contraste nouveau, comme si on traversoit les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien

ne se meut, rien ne vit, rien ne végète ; et, dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouroient, où rouloient les chars de triomphe qu'inondoient les armées romaines, où le voyageur rencontroit César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons : je ne pus m'empêcher de verser des larmes; j'étois dans Rome.

Quoi ! C'est là Rome ! quoi ! Rome, qu'on pressentoit autrefois des extrémités de l'Asie, c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce !

Non, cette ville, ce n'est point Rome; c'est son cadavre : cette campagne, où elle gît, est son tombeau; et cette populace qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTEE XLV.

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame : *tu es à Rome.* Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortoit successivement ou à la fois, et environnoit mon ame.

Il me tardoit que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars, de tant de mots puissans et terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant

de sang ! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes ! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers !

Allons. Mais où aller ? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan : trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent en même temps à mes regards ; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon x, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord ? elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole ? Où est le musée de Clément xiv ? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère ? Comment choisir à Rome ? Peut-on y arrêter ses regards ?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcheroit toujours de regarder.

Je suis donc à Rome! Je suis donc donc dans cette ville que tout l'univers regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne récèle une connoissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts : sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'ai consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique; ceux que la faux du Temps, ou la hache de la Barbarie, ou le flambeau du Fanatisme ont ménagés, car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse !

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois et dégradés; mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisoit riche, mais on lui a laissé tout ce qui le faisoit grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristile et ses colonnes.

Quel magnifique péristile ! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'har-

monie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elle ffrent je ne sais quoi d'animé, u fait illusion, une taille élégante, une stature noble et une tête majestueuse, autour de laquelle l'acanthe s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois : et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts !

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes ! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'étoit point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées, que les Grecs cherchoient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employoient qu'une seule ; mais ils la choisissoient grande : ils la répétoient plusieurs fois, et la modifioient beaucoup ; ils la modifioient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles dont elle étoit susceptible.

Par là ils satisfaisoient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons si compliquées et si étonnantes de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage : aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez avec les artistes grecs la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étoient tous, plus ou moins, initiés dans la philosophie,

la poésie et l'éloquence : c'étoit le génie qui leur mettoit à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissoient, parmi ces différens instrumens, celui qui alloit le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employoient tour à tour. Les beaux arts n'étoient pour eux que les différens dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savoient exprimer le beau, même avec du bronze, comme Gessner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici, pêle-mêle, toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensoient, et avec raison, que les orne-

mens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est au reste la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit en même temps si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristile. Toutes ces pierres étoient en bloc dans des carrières: on les coupe, on les tire, on les jette là, on les taille, et je les foule en passant: mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs: et mon œil alors, ainsi que mon ame, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect,

d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtissoient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brilloit autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de la surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée !

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin*, qui a placé ces deux clochers entre le péristile et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple; c'est bien celle du Panthéon; c'est bien la porte par laquelle devoient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussoient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent, de plus en plus, tous les dieux. Mais j'entre.... Les dieux n'y sont plus.... Le Panthéon est désert.

C'est ici que la cause universelle étoit représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personnifiées et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvroit étoit si fin, le temps et l'habitude l'avoient tellement appliqué sur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne put le distinguer de ces corps,

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels ; puis ces êtres, des dieux ; puis ces dieux, des hommes ; puis ces hommes, des monstres ; enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu ! Où l'on adoroit Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge : un Dieu sur une croix a pris la place d'un Dieu la foudre à la main.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna

l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! ce Panthéon, qui avoit été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut, dans la suite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre! Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnées que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disoit de ces choses, et sa main les exécutoit.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique! c'est pis que si l'on noircissoit un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure!

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau, où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'auroit dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornoit-il à dire : *Hic est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avois été voir, le matin, des

tableaux de Raphaël. Ah ! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau !

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTOIT hier la fête de saint Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de Saint-Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination du salut.* Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici dans les grandes solennités.

Tout l'office s'exécute en musique;

on se promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année où il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *Cours* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de S. Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les Jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout à fait, mais jésuitique. L'autel est

d'argent, ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapis-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture, par laquelle on jetoit, du temps des Jésuites, et on jette encore aujourd'hui des lettres adressées au saint : on lui demande de présenter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les Jésuites avoient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtoit volontiers à cela, et qu'il étoit si bien avec Dieu, que rarement il manquoit son coup.

Les Jésuites ne manquoient pas le leur : ils pénétroient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avoit été enlevé, à cause de la fête, j'ai

vu de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venoit d'en mettre une à la poste dans le moment même; elle étoit souscrite : *A saint Louis de Gonzague.* On avoit oublié : *poste restante.*

La musique, formée en partie par ces instrumens qu'on appelle des *castrati,* qui charment tant les oreilles délicates et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente S. Ignace dans le ciel aux pieds de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples.

Les quatre parties du monde sont sous lui : des bandes de Jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'Evangile.

Les quatre pendentifs du dôme

offrent chacun un massacre choisi du vieux Testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero.* Je vous serai propice à Rome.

Les Jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le saint lui-même est fort beau.

Les Jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

Les Jésuites avoient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connoissoient toutes les routes du cœur.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je suivois tranquillement mon chemin dans la rue ; je m'en allois au Capitole. Dans le moment a passé un carrosse où étoient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant et tenant entre ses jambes quelque chose que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué avec un profond respect.

J'ai demandé à qui s'adressoit ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer ensuite tout ce *bambino.*

Le *bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé.

Le couvent qui a le bonheur d'en être le propriétaire n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino,* et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent là, à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course; on se bat quelquefois à la porte du couvent pour l'avoir; on se l'arrache: l'été sur-tout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.

LETTRE XLIX.

A Rome.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit qui a dominé l'univers, où Jupiter avoit son temple, où Rome avoit son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, couroit parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiroient, après

leur mort, dans des statues qui exerçoient encore sur l'univers une autorité romaine : eh bien, ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples : il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles; il s'appelle encore *le Capitole*.

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est au contraire la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

La roche Tarpéïenne est plus des trois quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un musée qui

en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze; elle est la plus belle qui soit restée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe....

LETTRE L.

A Rome.

J'ai fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des fauxbourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité; c'étoit même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appeloit et on l'appelle encore le *Velabre.*

Ce quartier est presque retombé dans l'état où l'a représenté Tibulle dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous

rappelle cette description. Elle est très-courte ; la voici :

Là même où le Velabre, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux
Portoit, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère :
La colonnade monte où l'humble toit rampoit,
Formé d'un bois grossier que sans art on coupoit.
Pan, la flûte à la bouche, y régnoit sous un hêtre ;
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre
Répandaient un lait pur ; et les branches du pin
Balançoient les pipeaux qu'y suspendit leur main.

En sortant du Velabre, je me suis trouvé sur la voie Appia, et m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de Cecilia Metella, de la fille de ce Crassus qui balança par son or le nom de Pompée et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré

par un père tendre à la mémoire de sa fille, est une tour ronde : sa circonférence est très-grande ; toute la partie supérieure est détruite. Elle servit long-temps de forteresse dans les guerres civiles d'Italie ; elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cecilia Metella, et m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisoient briller leurs couleurs ; cet essaim d'abeilles réfugiées entre deux rangs de briques, le miel qu'elles composoient là, ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappoit du silence et venoit distraire ma pensée ; cet azur des cieux, formant au-dessus de ma tête une voûte magnifique,

que des nuages d'argent et de pourpre peignoient tour à tour en fuyant; le nom de Cecilia Metella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse; le souvenir de Crassus, l'image d'un père désolé, qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur; ces soldats, que mon imagination apercevoit encore combattant du haut de cette tour : tout cela, et mille autres impressions que je ne saurois ni démêler ni nommer, jetèrent peu à peu mon ame dans une rêverie délicieuse : j'eus de la peine à sortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans le *forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendoit entre le mont Palatin où Rome est née, et le mont Capitolin où Rome est ensevelie.

Quoi ! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers : c'est là lui !

Adossé à la muraille où les tables

des lois étoient attachées ; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé ; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonnant, je regarde...., et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilastres, qui, la plupart, ont perdu et leur forme et leur nom ; il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui,

au milieu de l'étendue du *forum*, monte isolée!

Quel changement! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appeloit dans l'univers *le forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le *Champ des Vache* (1)!

Je ne pouvois me lasser de parcourir cette étendue du *forum*; j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus; je m'asseyois ici sur un fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine; j'aimois à marcher sur Rome.

---

(1) *Campo vaccino.*

LETTRE LII.

A Tivoli.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé : je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la sibylle. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio* qui retentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon ame, comme cette montagne. J'aime

à écouter l'Anio. Il mugit, il tonne, il tombe. La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume ! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abyme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure !

Où sont les peintres et les poètes ?

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome vers les quatre

heures du soir, avec un seigneur polonois, qui, depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, et un médecin français, qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire, la campagne de Rome.

Je suis sur la voie Romaine, appelée *Tiburtina*.

Tout à coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire : la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée : la rose sauvage éclôt et meurt.

On suit cette odeur de soufre; on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne aussitôt que l'on y jette la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux : ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui flotte sur son étendue, est funeste aux oiseaux ; ils passent, ils meurent, et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre;* c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer ; ils sont haves, défaits, languissans ; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre*, et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre au pied des montagnes plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour carrée, fort bien

conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal érigé à *Plautia.*

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli.

Eh! que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et dix-huit cents habitans à Tivoli? L'Anio et ses cascades y sont-elles? Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeuroit Properce, ou demeuroit Cinthie, et Zénobie, et Lesbie, et toi, Horace, On me montre où demeurent les camaldules, les capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.

LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le soleil, courons vite à la cascade.

L'Anio arrive lentement sur un lit égal et uni, en baignant d'un côté une ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible : soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs; il écume, il rejaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entr'ouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc?

Je suis éloigné de plus de cent

toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde; elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots : je demande à les revoir; on me conduit à la *grotte de Neptune.*

Là, une montagne de roche s'avance sur un abyme épouvantable, se creuse, se voûte et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'apperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparoissent; ils sont enfin dans l'abyme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissans; écoutons bien ce retentissement universel, et tout à l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abyme, ce fracas, ces rocs pendans en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs; ces oiseaux, que le bruit et le vent des ondes effraient et repoussent, dont on ne peut entendre la voix; tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante.

Horace, tu es venu sûrement plus d'une fois accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

Je vous écris dans ce moment devant les *Cascatelles*, assis depuis une heure sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes : on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs

sommets et les blanchissent : le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta et celui de la Sibylle se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes ! Mais on voudroit pouvoir les repousser en arrière; car elles panchent trop sur l'abyme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque !

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles*.

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville ! cette ville, à son tour, cou-

ronne bien ce coteau ! Comme ce coteau descend doucement chargé de moisson de toute espèce ! Là un champ de blé, plus loin un verger, plus loin des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent ou se précipitent : ils rencontrent en bas d'autres flots qui de tous les côtés accourent, et viennent se réunir avec eux sur un tapis d'émeraude.

C'est sans doute ici que Properce venoit rêver, venoit composer ses vers; qu'il conduisoit vers le soir sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendoit sur son épaule un bras languissant et vaincu, Pro-

perce aimoit à lui montrer et à lui détailler cette scène; à guider ses regards distraits sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filets d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremble sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace ! n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré en de si beaux vers les délices de Tivoli (1) ?

Et toi, Zénobie! et toi, Lesbie !

---

(1) Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lacus, et Uda
Mobilibus pomaria rivis ?

n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zénobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau?

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude! et en même temps quel beau jour! Un beau jour est vraiment une fête que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment!... Ils seroient heureux, j'en suis sûr!

Il seroit bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Eléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu, vallon, adieu, cascades, adieu, rochers pendans, adieu, fleurs sauvages, adieu, arbustes, adieu mousses : en vain vous vou-

lez me retenir ; je suis un étranger : je n'habite point votre belle Italie, je ne vous reverrai jamais ; mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans viendront vous visiter un jour : soyez-leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis ; c'est celui qui s'avance le plus près du précipice ; il est vis-à-vis d'un rocher : c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois mes sens ; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je re-

gretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussoient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques qui avoient porté des palais

de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la Sibylle, le dîner nous attendoit.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions : à droite, des coteaux couverts de verdure; à gauche, des monts hérissés de rochers; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume; au-dessus de notre tête un ciel du plus pur azur, reposant en voûte sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et des nuages d'argent et de pourpre qui passoient sous cette voûte et la peignoient; des vers d'Horace et de Properce, que nous récitions à l'envi; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue

d'une charmante Tivolienne, qui nous apportoit du lait blanc et pur comme ses belles dents, et des fraises aussi vermeilles que ces jeunes lèvres, qui rougissoit de nos souris et de nos regards ; le fracas du fleuve, qui nous déroboit souvent nos paroles ; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venoient un jour dans ces lieux : tous ces plaisirs réunis m'ont fait de ce dîner champêtre un des momens le plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines : il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre sembloit éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté. — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois passé la soirée dans les environs du Vatican : je m'en revenois chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avoient déjà dévorés, montoient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étois seul. Je l'avoue; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissois. Mais dans le moment il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portoit un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, sondoit sous ses pas la route, prenoit garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portoit son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce

qui se passe, s'abandonnoit : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde ; une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les suivois d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivoit, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissoit de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendoit à son mari, qui étoit en bas, le cher gage

de leur union ! elle s'avançoit, elle se penchoit, elle se penchoit encore : l'enfant tenoit toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres : mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau.... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avois déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, crioit et pleuroit aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchoit de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de

ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! Il lui manquoit sûrement un enfant; elle en tenoit deux par la main, et elle pleuroit.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncèle; elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle! La clarté de l'incendie flottoit sur son front pâle; elle brilloit dans des larmes échappées de sa paupière, et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causoit le plus

d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent se taisoit, le silence. Alors il en sortoit de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent; les cris des mères.

Je sortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife!

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie: le peuple baisse les yeux à terre, et il prie... Figurez-vous, murmu-

rant comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière!

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressoit de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaisance, et les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendoit vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour), les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit....

Son enfant, en effet, jouoit dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étoient encore dans les airs; les vents n'étoient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable!

LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI étoit autrefois *Tusculum.*

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi

Non, dis-je; menez-moi à la villa Marcus-Tullius-Cicero.

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux où elle fut, a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrois pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains; ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons, ne sauroient arrêter un voyageur qui a respiré la fraicheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré ses pas dans le pays d'Ermenonville, ou rêvé dans les sentiers *du désert;* qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saône, que la Dordogne, qu'en France vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des villa de Frascati sont immenses; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendoient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudroit la nature), on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eaux, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin on dégrade à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes, destinées par la nature à inspirer le génie du poète, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont eu beau

faire, ils n'ont pu détruire ces sites charmans, voiler ces aspects romantiques : ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillisante ; ces belles retraites sont restées ouvertes à tous les zéphyrs, aux rayons d'un beau jour, et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la villa Mondragone.

A gauche, vos regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horizon, et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation ; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuillages ;

à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grappes, en festons, en panaches jaunes, pourpre, aurore; tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent : le lac Régile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première; les coteaux de Tivoli foulés par Catule et par Lesbie; les champs labourés par le vieux Caton; des marais qui furent les jardins de Luculle, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant entre ces deux aspects j'embrassois d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome; sur ma tête

l'étendue des cieux ; devant moi le cours du soleil ; aux bords de l'horizon, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

Les artistes anciens avoient un grand avantage sur les artistes modernes, pour représenter les héros et les dieux ; ils vivoient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnoisoient chacun à leur voile ; ils les appeloient chacun par leur nom. Ils avoient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi habitués de bonne heure à

parler cette langue d'images, il leur en coûtoit peu dans la suite pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, sur le papier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer de si loin les vêtemens dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nu.

Quel embarras donc pour eux, toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse! Ce que les anciens voyoient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprenoient, il faut que les seconds l'imaginent; il faut enfin que les modernes refassent de leurs propres mains le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avoient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nu de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nu de la nature, en effet, frappoit continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par le climat ou par les mœurs, à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui, au reste, ne dérobent à nos yeux les beautés du nu, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étoient-ils pas encore plus heureusement placés que les artistes modernes pour représenter la beauté, eux qui existoient dans un climat aimé du ciel, qui

produisoit la beauté, dans des religions amoureuses qui l'adoroient, dans des mœurs voluptueuses qui la demandoient à tous les beaux arts, et enfin parmi des peuples qui de la beauté faisoient un mérite, et récompensoient une belle femme comme ils récompensoient un grand homme?

Ces réflexions me sont venues hier en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : Parce que vous avez fait une grosse stature, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un colosse.

J'ai dit à l'autre : Parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un

Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que falloit-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule?

D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée; savoir avant tout ce que vous voulez faire, savoir avant tout ce que c'est qu'Hercule.

Pour moi, si j'interroge sur Hercule l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnoître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres, soutenant sur son dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, et se mariant à Hébé; il m'est impossible

de méconnoître la force : la force, ce grand principe de la nature agissante, par qui l'univers est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté et ne s'unit qu'à la jeunesse.

Si je demande ensuite au génie de l'allégorie, quelles sont dans sa langue les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable : il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes qui signifie la grandeur, ni dans l'épaisseur des membres qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits qui accuse la férocité, ni même dans la tension énergique des muscles, qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort ; mais dans la prononciation

articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est à dire, dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule sous toute la surface du corps de l'homme.

Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux, ni jeune, mais mûr et en pleine virilité; non pas colossal, mais grand; non pas massif, mais robuste. Le voilà, mais il ne brille encore ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps, j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent; j'aplanis toutes

ces veines qui le sillonnent; enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie une ligne saillante, et néanmoins onduleuse, qui, par-tout où elle repose, décide une forme, et par-tout où elle a fui, laisse un contour.

Mais il reste à faire le plus difficile; il reste à choisir une action.

Choix embarrassant en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule ! Qu'il étouffe une hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques! Est-ce que l'aspect seul de ce corps

ne vous les a pas déjà dits? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devoit sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourroit rendre la force d'Hercule suspecte d'efforts, et le dieu, d'humanité?

Mais, si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est à dire, qu'elle est divine.

Or cet effet ne sauroit être obtenu, ni par des développemens de formes, ni par des actes de vigueur, mais seulement par des contrastes.

Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paroître, font briller ce qui ne fait encore que de se montrer; eux seuls

détachent, sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

Sans les contrastes, l'univers entier ne seroit qu'un seul être.

Ainsi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

Debout, toutes les veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et aplanie, les jambes croisées devant lui négligemment; le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel et incline avec grace à la terre sa noble tête; la

sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son ame et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête ! ce marbre est Hercule.

C'est l'Hercule du Palais Farnèse ! se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

Quelle raison ! quelle sensibilité ! quel génie a dû réunir l'artiste, et poète, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en

quelque sorte son alliance, telle que la tendresse, qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse, qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douleur qui la rend sublime, mais la force, la force qui sembleroit devoir être l'ennemie naturelle de la beauté!

Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste; l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble?

Voyez, en effet, comme chacun de ces muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos; ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

Mais ce qui me paroît encore plus admirable, c'est la science profonde et le choix heureux des contrastes. L'artiste avoit bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'étoit le calme; la puissance, c'étoit la douceur; la majesté, c'étoit le sourire.

Enfin il n'y a pas dans tout ce marbre un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie.

LETTRE LX.

A Rome.

Pourquoi ne vous parlerois-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à

battre ; l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard ? pourquoi ne vous parlerois-je pas de la beauté des Romaines ?

La beauté est rare ici, comme elle l'est par-tout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la composition de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard de l'homme demande quand il aperçoit une femme.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage, et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille; elle ne finit pas le sein; le pied sur-tout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules ; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paroissent plus belles, c'est qu'elles paroissent davantage; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne sauroit mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou ; elle ne sauroit employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes ; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lys et de roses. Quel incarnat ! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur; le premier regard la saisit; le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grace qui attendrit, et qu'on aime. Si elle posséde ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces graces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais sur ce front si pur passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légè-

rement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvemens, les proportions de la figure; mais aussi, à la place de la beauté elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une ame.

Mais quelles belles mains! et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté, chez les Romaines, s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté; et comme elle

ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits, et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en si peu de temps toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil, et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement; elle s'y tient toujours renfermée; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme! — Celle des Romaines res-

semble à leur figure; elle est belle, mais elle n'a point d'ame : elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accens. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas de son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connois au moins trois, *Thereza, Rosalinda* et *Palmira, P......*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Thereza est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les femmes

qui plaisent dans tous les pays du monde; elle remue la paupière, et c'est une grace; elle remue les lèvres, et c'est une grace. Ces trois sœurs ont toutes des talens; elles dansent..... avec une mollesse! elles chantent..... avec une expression!

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis sur une colonne cette bulle d'un pape:

A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.

Louis XI apparemment régnoit alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore ce matin dans Rome moderne, pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique s'est trouvé mutilé par les barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant les Italiens le conservent, ce peu de débris, avec grand soin, non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent, de tous les coins du monde, cette foule d'étrangers dont la curiosité nourrit depuis long-temps les trois quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermoit un grand nombre d'appartemens; chaque membre de la famille d'Auguste avoit le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée; on y donne de temps en temps des combats de bêtes; on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peine et de frais, sous les Cé-

sars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet est perdu, qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissoit les rayons du soleil et donnoit l'heure à tout Rome, le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit sur cette base: *Senatus populusque romanus;* et immédiatement après: *Urbanus pontifex maximus.* Rapprochement monstrueux! Combien de siècles il étouffe!

De tout le forum de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentait aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui Saint-Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique; elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan!..... Il s'appelle la colonne *trajane*.

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la

place de *Monte-Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape , ainsi que les deux esclaves qui les conduisent?

Ces deux groupes sont sublimes, et de pensée et d'exécution.

On lit sur la base de l'un , *Œuvre de Phidias;* sur la base de l'autre, *Œuvre de Praxitèle:* ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! et puis quels corps! Car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre

du frein et du mors, qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances enfin qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou

un caprice, et fort peu de temps un besoin, car elles l'usent très-promptement : leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devroit être de parler d'amour ; l'amour est ici un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères ; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit naturellement : Ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour;* comme si elle disoit, *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'étoit pas un scandale; il y a plus, ce n'étoit

pas un ridicule ; car ici les sexes, les dignités, les âges n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages : elles portent presque toutes jusqu'à l'autel la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari ; mais comme les

hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation : une femme est sage comme elle est laide ; elle est galante comme elle est belle. Eh bien ! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire, les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez point ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amans ont en commun ; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances ; cet amour moral enfin, qui enchaîne ou domine

l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome, au bord de laquelle le sage Numa feignoit de converser avec sa Naïade; où plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignoient les chastes Vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageoit, qui la

défendoit des vents, des animaux et des hommes?

Egérie n'étoit point la divinité qui parloit à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'est enfin, autour de vous, tout le charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous; mon cœur est calme, mon esprit serein, mes sens sont en paix: je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chèvrefeuille, la virginale aubépine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvroient et vous paroient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux, qui aujourd'hui li-

bres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissellent, ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur, elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimois ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent autour de la fontaine leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphyrs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, sembloient écraser de leur poids la terre qui les portoit, ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'or-

tie ! Que tout ce qui rampe se console ; car tout ce qui s'élève tombe !

Il faut te quitter, charmante fontaine ! Ta place devroit bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie ; du moins au milieu d'un pays où il y auroit des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver !

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle : moi, j'en rapporterai des sensations, des sentimens et des idées ; et sur-tout les idées, les sentimens et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur

le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa Borghèse!

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre; et puis en porphyre, en bronze, en marbre et en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut.—La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamans et cette draperie; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'est de la montrer, ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius* qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés ; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne ! comme il répugne à l'abyme ! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature physique qui cède, et de la nature morale qui triomphe !

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son ame et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Au-

rèle devoit avoir cet air mélancolique : il aimoit les hommes, il vouloit les rendre heureux, et il connoissoit les hommes.

Ce buste est fini ; le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle ; il s'est reposé par-tout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir, dans le gladiateur du palais Borghèse ; l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur,

qu'il est lancé; on sent la mort de l'adversaire dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre sur lesquelles tout ce gladiadeur est rassemblé et étendu, sont savantes!

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles; les doigts de ses pieds délicats, des racines; son beau sein fuit sous l'écorce, de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappelez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon? *Daphné, ne cours pas du moins sur les cailloux. Ah! fuis plus lentement, cruelle; je te poursuivrai*

moins vîte. Je crois entendre ici cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée : je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré ce matin chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait, en grand, de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage, sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et

de l'Angleterre. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappelle Racine; et de Philoctète, qui nous rend Sophocle. — Cet éloquent Bélisaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois à avoir pitié des peuples. — Ce poëme sur les jardins anglais, que le goût français a écrit. — Ce poëme des mois, qui charmera dans tous les temps les amans de la nature et de la poésie. — Ce poëme des saisons, où sont les saisons. — Enfin, ce grand présent fait aux empires, *l'administration des finances.*

J'ai vu le P. J..... justement célèbre par son esprit, ses connoissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présen-

tez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle
En même temps que le portrait.
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle
Et de confident moins discret ?

Le P. J..... a beaucoup d'envieux. Heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie? C'est une impatience, dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des Arcades. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avoit proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étois curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre!

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a long-temps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute

et pleure : tout à coup elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son ame : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent; elle se lève; elle s'avance lentement à travers les arbres vers les voix pastorales et les musettes. Elle aperçoit au milieu d'un bocage un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur, et se taisent; mais sur le champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit : « Continuez, famille heureuse, « bergers chéris du ciel, continuez

« à travailler et à chanter ; certaine-
« ment ces armes ne viennent point
« porter le trouble au milieu de vous ;
« je ne viens point interrompre vos
« travaux et vos chansons. » Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt ; elle avoit ôté son casque : deux petits enfans qui étoient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et tout effrayés s'enfuient ; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre : à quelque distance, la femme du vieillard, qui tiroit de l'eau à un puits, s'arrête, et, d'un air étonné, regarde.

Composition ridicule !

Comment, Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur ! Comment, Herminie a été attirée

dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfans! Enfin ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits! Qu'avez-vous fait du ruisseau?

Mais voyez comme ce coloris est vrai! comme ces couleurs sont harmonieuses! comme le clair-obscur est bien ménagé!

Il est bien question de peinture: je vous demandois un poëme.

Charmante idée du poète! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle: elle aime; elle est malheureuse: ce sont des bergers qu'elle voit; mais elle est femme.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

Polidore, jeune sculpteur d'Athènes, venoit d'assister aux jeux de l'Élide.

Il avoit vu exposées, autour du strade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avoit vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur auprès du Mercure de Termisandre : il avoit vu dans le regard d'un disciple de Socrate la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie

(mais cette noble jalousie, compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser avec fracas sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée qui publie dans l'univers les noms de ses rivaux, et les éternise.

Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paroître : *Le voilà.*

Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber de moins haut sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses à ne plus négliger Po-

lidore. Sur moi s'arrêtera avec plus de complaisance le regard de ma chère Ephire.

Si je pouvois concevoir un chef-d'œuvre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a jusqu'à présent inventés !

Essayons de réunir dans un seul œuvre, le vrai, le beau et le sublime tout à la fois.

Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux ; les formes dans le beau idéal ; les charmes entre l'adolescence et la virilité ; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars, elle ne s'arrêta point à Mercure ; elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avoit fait dieu.

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon qui puisse remplir mon projet : je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter et le vainqueur du serpent Pithon. Polidore choisit Apollon.

Le jour commençoit à tomber. Polidore revient chez lui, il se couche : il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche : il aperçoit le monstre ; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avoit tendu l'arc, est encore suspendu ; l'autre repose.

Au premier rayon du jour Polidore vole à l'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il, je le vois (son génie venoit de l'y faire passer); il faut maintenant qu'il en sorte.

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves, et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et si le corps doit être dieu,

la tête doit être Apollon. C'est la tête sur-tout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Pithon.

Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler ; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense; il appuie sous ses sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la flèche : enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère! c'est là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature!

Qu'il est beau! qu'il est noble! qu'il est imposant et touchant tout à la fois!

Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine ; il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore ! (1)

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites !

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

---

(1) Polidore est un nom supposé.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'ai été voir hier les catacombes du couvent de Saint-Sébastien.

Le jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense : Vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche dans ce roc la place des cadavres qu'on avoit étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille ; c'étoient des corps de martyrs.

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue en marbre de saint Sébastien, par le Bernin, et voici des éboulemens.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution dans ce souterrain dangereux. Plus d'une fois de malheureux étrangers y sont entrés, et n'en sont pas sortis.

Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau; soudain derrière eux le rocher s'éboule.

La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va par-tout, on passe devant les catacombes: ô terreur! la porte n'était pas fermée!

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre: on rencontre le nouvel éboulement.

On appelle. Des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce ro-

cher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue?

Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé! quand la lumière menaça de s'éteindre! — quand elle s'éteignit tout à fait! — que la femme ne vit plus son mari! que le guide ne vit plus la route! quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éternelles ténèbres de la mort! quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau!

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parloit avec un intérêt qui prouvoit son imagination et sa foi.

C'est ici, me disoit-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendoient vers le soir pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouroient à Dieu.

C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circuloit d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappoit vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui prioient! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportoient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venoient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémissoit pas; on ne se plaignoit pas; on ne pleuroit pas, même les mères; on continuoit à prier.

Un soir, comme on prioit, tout à coup on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté; c'é-

toit une troupe d'impitoyables soldats qui avoient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main; ils égorgent, ils massacrent; ils cherchoient encore; mais le silence affreux qu'ils viennent de faire les saisit et les repousse. Ils sortent, et scellent pour jamais ce tombeau immense avec des rochers énormes.

Je me trompe : ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre et recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'arrêta ; j'en eus regret. J'aurois voulu jeter dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidoit mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide ; et lui, continuant son discours : « Je me plais souvent à venir dans ce souterrain essayer la nuit, la solitude et la froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chûte des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit !

J'aime les lieux souterrains : là,

détachée de tous ses sens et seule avec elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité, elle s'élève à une hauteur inconnue. On diroit que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudroit que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferoit.

Nous sortimes des catacombes; et j'aurois voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange étoit véritablement romaine.

Il lui étoit impossible d'avoir des vues médiocres quand elle regar-

doit, comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantoit à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de Saint-Pierre, le tableau du jugement dernier et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent; mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la na-

ture, je le veux; mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'univers, avoit fait imiter tous les monumens dont la magnificence

ou la gloire avoient frappé ses regards. On y rencontroit pendant le cours d'une longue promenade, ici, le lycée; là l'académie; plus loin, le prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un coteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là, étoient les champs élysées; là, étoient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur régnoit au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvoit faire alors pour la demeure du maitre du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature et des arts, se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la

tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisoit à ses sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avoit vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaine, n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *villa Adriana;* c'étoit comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poètes, disoit à tous les beaux arts : Faites-moi ici le lycée; là, le portique; là, le temple de Canope. Je veux dans ce vallon les champs-élysées; prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves.

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença

avec le temps à ravager ! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte?

Je m'avançai pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, et les débris de murailles; je perçai cette solitude profonde d'un bout à l'autre.

Quoi ! Caracalla, les Italiens et le temps, n'ont épargné ni le lycée, ni le portique, ni l'académie ! Ils en ont effacé la trace !

Je me mis à parcourir les restes qu'on pouvoit reconnoître encore. Je me hâtois de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le

lendemain; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenoient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne!

J'allois, j'errois, je m'arrêtois, j'errois encore; je ne me lassois pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres où les gardes prétoriennes étoient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré; il étendoit au milieu une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venoient assiduement mûrir ses fruits. J'en-

tendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençoit à être tard; le soleil alloit se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui de moment en moment tombe, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissoit un lion, un rossignol chantoit. Sa voix sembloit accompagnée d'un ruisseau qui fuyoit en murmurant sous la verdure.

J'écoutois alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence: — j'étois charmé!

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon *du Belvedère,* qu'en rapportant ma conversation sur cet admirable groupe avec un jeune dessinateur.

J'étois occupé depuis près d'une heure à en étudier tour à tour et à en goûter les beautés.

Comment, me disois-je à moi-même, M. de *** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre comme dans les vers de Virgile? M. de *** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici elle est

simultanée. Dans Virgile, les serpens ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur secours : ici les enfans et le père sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables; et sur ce marbre, il se tait. Enfin Virgile se borne à exprimer la douleur physique; Agasias (1) a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poète, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire : Agasias a vaincu Virgile.

---

(1) Nom supposé.

J'achevois dans mon esprit ce paralèlle, je pensois à l'utilité dont pourroit être son développement pour l'instruction des jeunes gens, combien il prêteroit à mettre dans tout son jour la différence qui existe dans tous les beaux arts, entre la mécanique qui traduit et le génie qui compose; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinoit à côté de moi Laocoon.

Je trouvois son dessin pitoyable, et je me taisois.

Qu'en pensez-vous, me dit en italien le jeune artiste?

Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

Je pense comme vous, m'a-t-il dit, je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'en-

semble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessin réfléchiroit votre modèle aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale; elle ne sauroit l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre qui ne sont que des points, et qu'on ne sauroit abréger : vous êtes donc obligé de choisir entre elles, et de supposer le reste; mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal

supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejeté ceux qui peignent l'ame. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrances; sous le ciseau d'Agasias, c'est sur-tout le cœur tendre d'un père et l'ame forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel?

Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature; non pas seulement d'affecter la sensibilité,

mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément, dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter sur le marbre le malheur de Laocoon. Il s'est dit sans doute à lui-même : Si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur, et d'autant plus qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans et ce vieillard déchirés par deux serpens ! Qui pourra soutenir un pareil spectacle? Il faut pourtant, non seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recher-

che. Il réve, médite, descend dans son cœur ; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret « est trouvé, s'écria-t-il ; il faut faire « disparoitre l'horreur de l'action « principale sous l'intérêt des acces- « soires. Ainsi, je livrerai bien le « corps du vieillard à la morsure du « serpent : mais ce corps du moins « sera parfait ; et sous les années, « les morsures et les souffrances, on « verra briller par intervalle une « beauté majestueuse. Ainsi, j'ex- « primerai bien encore sur tout le « corps de Laocoon la douleur phy- « sique qu'il éprouve ; mais, comme « elle révolteroit si elle paroissoit « toute entière, j'en retiendrai dans « l'ame une partie ; je mêlerai en- « suite ce que je laisserai paroître « avec la douleur d'un père. Mais « ces deux enfans m'embarrassent.

« Les montrerai-je déchirés tous les « deux par les serpens? Quelle mo« notonie dégoûtante ! et je dépas« serai la pitié. Non, il faut mon« trer ces deux enfans accourant à « la fois à leur père par deux che« mins différens; les serpens les sai« siront tous les deux avant qu'ils « soient arrivés : mais un seul sera « leur victime, et ce sera le plus « jeune; la victime sera plus tou« chante. L'autre sera simplement « enlacé dans les nœuds de l'affreux « reptile; et son sacrifice sera dif« féré. Je tâcherai que ces deux épi« sodes soient extrêmement atten« drissans, afin d'éteindre dans la pi« tié que ces enfans inspireront, un « peu plus encore de l'horreur que « doit inspirer le père; je tâcherai, « en un mot, que la pitié soit l'effet « dominant du tableau. »

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime et si raisonnable.

Oui, dit le jeune homme, on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

Eh ! il est bien question du travail des muscles, lui répondis-je ! Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution mécanique ; vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution mécanique, mais à sa place, c'est-à-dire après tout le reste. Qu'importeroit, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs ? Que son ouvrage seroit médiocre, s'il laissoit

l'œil d'un homme sensible libre sitôt de quitter l'ensemble et d'errer dans les détails ! Que son ouvrage seroit médiocre, si l'ame se ressouvenoit si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits ! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre ! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord le sentiment puisse en éprouver tout l'effet, et la réflexion ensuite en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'ame vigoureuse d'un sage ; c'est la destinée déplorable d'un vieillard ; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme : c'est à la fois tout cela. Admirable mélange qui attache

tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul !

Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence, quelle raison, quelles connoissances, quel génie, en un mot, je saisis par-tout !

Agasias vouloit montrer la douleur, la tendresse et le courage, luttant ensemble sur le corps de Laocoon. Eh bien ! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps, et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivé ! D'abord il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne; ensuite il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du

héros ; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

Le cri de la douleur est près de forcer ces lèvres entr'ouvertes; mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage ?

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfans! il couroit se réfugier dans le sein de son père; un serpent s'élance, l'atteint, et dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air, tandis que d'un autre nœud il roidit un de ses foibles bras. Enfin le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe; l'enfant expire en regardant son père. Regard touchant! Mourir si jeune! mourir ainsi! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment! aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer autour des jambes de cet enfant ces abominables reptiles! En vain il regarde son père; en vain

ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop foibles; mais peut-être les serpens seront-ils rassasiés quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné, quelle attente ! Le sublime artiste qu'Agasias ! il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire d'un événement si horrible une scène si attendrissante ! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpens.

A mesure que je parlois ainsi, que mon enthousiasme s'exaltoit, je voyois le jeune artiste s'animer.

Bon ! me suis-je écrié; prenez

vite votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang froid, c'est à dire, des choses froides. Artistes qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres ; il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme : il me semble que des yeux suffisent, il me semble même qu'une certaine émotion pourroit m'empêcher de bien voir.

Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on aper-

çoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment, qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnoître ces traits. Les traits caractéristiques de l'ame ne sont visibles qu'à l'ame.

Comment voulez-vous qu'un artiste qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé? et s'il ne le conçoit pas, comment le prendra-t-il? Il omettra précisément le trait décisif; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique en l'omettant : il sera près de placer

un défaut où l'artiste a placé une beauté.

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort? Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chefs-d'œuvres, dites-vous. Non : vous copiez dans des chefs-d'œuvres précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si long-temps?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez en former ensuite à votre gré des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Co-

piez le nu sous toutes les formes, sous tous les aspects; copiez la nature tranquille du marbre et de la toile antique; à la bonne heure : et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-mêmes; composez-les pour le lieu, pour le temps, pour l'action; tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids; ce ne sont que de mauvais comédiens.

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande en retour que du temps, de la patience, du

crayon et de la couleur; il dispense de toute étude.

Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous pensons tous en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

Mon ami, en devenant d'abord un poète, un historien, un physicien, un philosophe; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière. Sans les autres elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler ? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler : ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur,

prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez. (1)

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens comme des professions mécaniques.

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux arts ! mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment ? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et sur-tout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à

(1) Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Creuse, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc.

l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corrège, faites-nous voir encore l'amour, qui éternellement plaira, sur-tout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de son flambeau ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de laurier et de myrte.... sans doute à l'artiste, dont le pinceau l'a fait naître. (1)

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'Amour, par madame

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit où celui des connaisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art quand les couleurs disparoissent et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres pour qui l'image est le dieu.

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit avec une ingénuité touchante : Il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé sur-tout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

Je ne vous le dirai pas, lui ré-

Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien pour la vérité, et du Corrège pour la grace.

pondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est importaut pour vous de connoître.

Oui, sans l'amour de la gloire on ne fait jamais rien de grand, car on ne fait jamais d'effort.

Alexandre ne renversait dans l'Asie les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chûte retentît sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'ai vu le colysée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles

des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui qui le contemplent, enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimois sur-tout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, à gauche, le colysée, au milieu, la fameuse *Méta Sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs : quel attentat !

Je quittai bientôt cet arc. Je jetai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Méta Sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes qu'elle répandoit autrefois. Je m'avançai enfin vers le colysée.

Le colysée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine, sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le compose, à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions en un mot de ce prodigieux édifice, vous reconnoissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et l'esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du colysée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassoient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! quels tableaux ! quels contrastes ! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare ; celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et

quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent : ici c'est un portique qui chancèle, là un entablement, plus loin un gradin ; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent ; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment ; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avoient formées, et qu'avoient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'étoit donc là où combattoient dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyois entendre encore les ru-

gissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantoit le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je croyois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage; ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang, ceux des femmes aux mourans toujours plus de grace.

Il me sembloit voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur étoit tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venoit de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain étoit féroce!

On ne pouvoit l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avoit exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avoit jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité : de sorte qu'à la fin elle ne pouvoit plus trouver d'émotions assez puissantes, que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais quel changement dans cette arène ! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermoit les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours,

des moines débitent des sermons, et tiennent des confréries.

Le colysée, de jour en jour, dépérissoit; on enlevoit les pierres, on le dégradoit, on le souilloit : Benoît XIV imagina de sauver le colysée, en le consacrant; il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du colysée; j'ai monté à tous les étages; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtois de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisoient mes pas.

J'aimois aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'ame qu'à l'oreille, occasionné par la main du Temps, qui mine dans le colysée de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvois, en considérant le jour qui se retiroit peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout à coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle étoit belle! elle étoit vêtue avec grace! Ses cheveux et ses vêtemens étoient mollement agités par un vent frais; elle tenoit d'une main sur son sein

un jeune enfant, de l'autre main un faisceau de roses, sur sa tête un panier de fraises. Le colysée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arène. Mes regards disputèrent long-temps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mouroit.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

Madame *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que madame *** et le reste de la société étoient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécènes, j'ai couru aux *Cascatelles.*

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé qu'on croyoit ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau, après avoir erré par-tout, j'ai dit : La soirée est belle; il est encore de bonne heure; je suis seul :

offrons ici un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie; traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même où sans doute ils ont été faits: ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parny*, les *Properce* et les *Tibulle* de la France.

Poètes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous!

A CINTHIE.

Cinthie étoit à Rome, et Properce à Tivoli : on étoit au commencement du printemps.

Peut-on être sensible et rester à la ville ?
Des amours aujourd'hui la campagne est l'asile ;
Aujourd'hui Junon même abandonne les cieux,
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les dieux.
L'Amour s'est fait berger ; Vénus s'est fait bergère ;
En tous lieux aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps ! hommage à ton retour.

Oh ! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme dans nos vallons rit la nature heureuse !
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse.
L'aquilon cependant n'a point quitté les airs ;
L'Amour frissonne encore dans nos bois déjà verts :
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore ;
Mais parois, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur qui te peut retenir ?
Seroit-ce ta santé, qui languit, qui chancelle ?
Va, c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je ? oh ! de l'amour illusion puissante !
Rien ne m'est si présent que ma Cinthie absente :
Tous mes sens sont émus, je l'entends, je la vois;
Oui, c'est là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cinthie est belle ! elle seroit sans peine,
Des Amours, à son choix, ou la sœur ou la reine;
Dryade au fond des bois, naïade au bord des eaux,
Une nymphe bergère au milieu des troupeaux.

Tout dans Cinthie est grace, et rien n'est imposture ;
Elle n'est point parée, et c'est là sa parure.

Quand Cinthie au matin (j'en atteste l'Amour)
Entr'ouvre ses beaux yeux aussi purs que le jour ;
C'est l'Aurore—ou la rose : on croît la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'Aurore :
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire;
Laissez là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir; priez-la de parler.
Elle marche.... tremblez.... elle peut s'envoler....
Quoi ! vous peignez Cinthie ! êtes-vous donc Apelle ?
Quoi ! sans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maîtresse; oui, viens, ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.

Aimons-nous, aimons bien, qu'aimer nous soit la vie ;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie ;
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois ne mourir que d'amour !

Trouvez-vous dans ces vers quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse qui caractérisoit Properce ? Car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec ses sens ; et c'est ce qui fait qu'on peut aimer également bien de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

Voici maintenant une imitation de Tibulle ; ce sont des conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux

manes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne, et une traducion de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez, tendres amans, qui trouvez des cruelles,
Vénus m'a révélé comment on plait aux belles.

Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour :
Qui toujours cherche à plaire est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes yeux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne se découragea)
Amuse, flatte, amuse.... Eh bien, vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile ?
Le temps peut tout : le tigre à la fin obéit ;
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère ; attends : le lis superbe,
Pour briller quelques jours se cache un an sous l'herbe.
Il faut sur cette plaine où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme! un cœur tendre est crédule ;
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule :
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits ;

Jupiter annula, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arracha l'amour même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert sans défense, et n'attend qu'un vainqueur;
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie;
L'occasion est une, et veut être ravie.

Ah! comme des beaux jours le vol est prompt, hélas!
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas.
Destin tout à la fois et sévère et bizarre!
Hérissé de frimas, armé d'un sceptre avare,
L'hiver cinq mois entiers règne en paix dans nos
champs;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient en fugitif visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine.
Jouis donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce coursier
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il langoit. Tu connois le frère de Délie;
Il négligeoit l'amour, le traitoit de folie:
Il rioit; l'âge vint: je le vis; il pleuroit.
Mais inutiles pleurs! inutile regret!
Hélas! le serpent seul peut tromper la vieillesse,
Seul dépouiller les ans et garder la jeunesse.

Quoiqu'Iris ait déjà dans les airs orageux
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux,

Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des
plaines,
La soif de Sirius ait tari les fontaines,
Si ta Chloé pourtant veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle,
Prends la rame et fends l'onde, et fais voile avec elle.
Veut-elle au bord des eaux séduire le poisson,
Va déployer la ligne et jeter l'hameçon.
Enfin, veut-elle un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre d'un pi d léger ton pied qu'elle défie,
Accepte : elle s'élance; et toi, vole : soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin;
Et, vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors, mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu, tu peux alors oser;
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle dé end d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends; ensuite on te les donne;
Après, on te les offre; et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche, en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste : on est toujours ému
D'une rougeur candide et d'un rire ingénu.
Sache encore avec grace et parler et te taire,
Avec timidité te montrer téméraire.

Oh ! puisse dans tes yeux une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'osera couler !
Enfin que te dirai-je ? Une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté :
C'est un rien, mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvoit jadis ; mais dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour ! ô honte ! on préfère à présent
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins, prenoient une coquette.
On pouvoit la séduire, à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus et suivez les neuf sœurs ;
Et pour leurs favoris réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers ; les vers immortalisent ;
Vos appas dans les vers avec eux s'éternisent :
Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux ;
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auroient point eu d'autel !
Et toi-même, ô Vénus ! il t'en souvient : Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire (1).

---

(1) Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des

LETTRE LXXVI.

A Rome.

VOICI quelques-unes de mes remarques sur l'état ecclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes: le papé, le clergé et le peuple.

Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en deçà : princes, marquis, avocats,

---

Elégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces Lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians : c'est là le peuple.

La noblesse n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilité d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs; et c'est des rapports plus ou moins intimes avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient; prix du ciel qu'il vendoit autrefois.

Sur trente-six mille maisons que

l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritiers. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésiastique; elle ne suffiroit sûrement pas pour nourrir ses habitans; mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées ou de son industrie au marché général de l'Europe; elle les consomme : enfin elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'est pas que, si son agricul-

ture et son industrie étoient plus florissantes, elle ne pût connoître aussi le commerce; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs; arrivent ensuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit ou à dix mille. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison. En un jour on laboure; en un jour on sème; on moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux de l'agriculture ressem-

blent à des coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendroit toutes les productions qu'on voudroit des sels de cette terre, et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille ames.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est ici, comme celle de la terre, à peu près nulle :

aussi l'esprit n'y produit-il guère que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en avoir aucune.

Il y a à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination ; les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on sait, place la tiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Europe dont les lois aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux; chef de l'église et de l'état, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait à Rome toute sa puissance; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique ; à une poignée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire ; à une bande de sbires que l'opinion publique diffame, et qui, par conséquent, sont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés ; enfin, à des tribunaux nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si affoiblis en eux-mêmes, sont encore affoiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un

chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir au cardinal-vicaire un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats, qui en général ignorent les lois, et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires.

La Rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur le champ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la

multiplicité des asiles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asiles sont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force; mais il en a perdu beaucoup par trois causes également puissantes, la multitude des indulgences, la facilité des absolutions et l'habitude.

D'après cet exposé du gouver-

nement de Rome, il sembleroit que Rome doit, comme état politique, toucher à sa ruine; comme état social, être travaillée par mille désordres; comme état civil, être en proie à toutes les misères : chose incroyable et pourtant vraie, Rome est peut-être l'état politique le plus en sûreté, l'état social le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque ou de défense, et au milieu d'états qui le convoitent, sembleroit devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales, ou l'étayent, ou le redressent. Voyez la jalousie de ces mêmes états voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses, qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des

princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme sur lequel s'appuient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or, qui enfin possède et prête ou vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées : *L'autorité vient de Dieu.*

C'est à tort qu'on prétendroit que l'autorité spirituelle du pape pourroit être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la tiare du pontife : les séparer, ce seroit les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux, qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore ! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La foiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement ; qu'elle ne se relève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauroient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'état ecclésias-

tique est aujourd'hui si foible! Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si foible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A Rome.

Suite de la précédente.

LA tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser; il n'est pas né prince : la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la tiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété;

et ordinairement il est vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes qui seroient tentés d'opprimer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité.

La foiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or, celle-là cause bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du peuple, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs qu'elle est sacrée; celle qu'elle est nécessaire; celle qu'elle est momentanée : ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seroient-ils tentés de rétrécir la tiare? Ils ne sont rien dans l'état auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais uniquement par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent

être ; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu; mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de Dieu ; il en change souvent : la tiare est trop loin de lui.

Si le peuple à Rome demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires : seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur ; on les voit don-

ner de sang froid, on les raconte de sang froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guère d'ailleurs la vengeance, qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance à Rome qui fait la police.

On pourroit assurément, si l'on vouloit, ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffiroit de supprimer les asiles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans des mots douteux qui pardonnent ;

car ici l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

. Le peuple y gagneroit il ?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple quelques victimes ; mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts; mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont à peu près à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau ; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paroît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques qui conseillent le vol, est beaucoup

moindre à Rome que par-tout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais, rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire par-tout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non seulement elle donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant, n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de

plus à un mendiant? Dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux — comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que par-tout ailleurs; ils abondent de tous les côtés, le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher par-tout la charité, de la poursuivre par-tout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure; mais l'humanité dit à la délicatesse : ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols privés ou publics, c'est l'absence du luxe, et sur-tout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu à Rome que par-tout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes, peuvent donc à Rome se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe, parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande qu'on ne connoît point la débauche

publique; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols; mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi maintenant la mauvaise distribution de la justice et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premières roulent ordinaire-

ment sur des minuties; et montrant tout d'un coup la justice, obtiennent en général des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différens, leur décision n'intéresse que peu de monde; et d'ailleurs l'équité et l'iniquité de ces décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement; c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? Il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement

de verser *cette dernière goutte,* qui seule fait répandre les vases d'iniquités comme tous les autres.

Le peuple vient-il crier, le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure : le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain, les peuples, le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps; mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours pour lui un roi qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop longtemps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats, des billets de car-

dinaux; les abbés, des billets de prélats; la noblesse, des billets de crédit; certaines personnes, des billets d'emplois; les marchands, des billets de vente; les artisans, des billets d'ouvrage; les mendians, des billets d'aumône : tous des billets de changemens, de spectacles et de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? Oui; un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A Rome.

Suite de la précédente.

Maintenant comment le peuple est-il heureux sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable?

Qu'il obéisse; à la bonne heure: l'habitude, la patience, l'espoir, la religion, ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaiement!

Vous avez déjà vu que l'autorité

absolue du pape ne pouvoit peser beaucoup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement, en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc au juste avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain ce pauvre prêtre sera-t-il prélat ; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde ; dans

le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires de protection, les serremens de mains d'amitié : tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage ; ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer. Les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards, de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent insignifiante : aussi les Italiens entre eux ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même : ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connoître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, sur-tout quand ce dernier est en place ? En entrant dans la

première antichambre, où sont les valets, il salue; dans la seconde, où se tiennent les valets-de-chambre, il sourit; dans la troisième, où sont les gentilshommes, il prend la main; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main et il cause. Enfin il entre chez son collègue: ce sont en apparence deux amis qui s'embrassent, et en effet deux rivaux qui voudroient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagement met donc ici les petits à l'abri des oppressions dont ailleurs le lois mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états; toutes les têtes presque se touchent : il faudroit donc que le despotisme fût bien adroit pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

A Rome.

Suite de la précédente.

Achevons d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir) sur un esclavage politique apparent et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu ; mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour ; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le costume le réduisent au vêtement : toute personne qui n'est pas nue est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sygisbéisme, aliment ; dans les mœurs, facilité ; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme, d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie qui lui reste après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'ex-

primer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise qu'on nomme ennui, et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait par-tout plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers, et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le dé-

velopper, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez, en effet, que la politique européenne se retire de plus en plus de l'état ecclésiastique, comme la mer de ses rivages.

Cet état reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société, il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi le besoin de consommer son activité, réduit chez les Romains par ces deux causes, n'exige point

tout cet espace qu'il lui faut ailleurs pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tout ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en amour, en vanités, en disputes théologiques et en processions.

On passe du dîner au sommeil; on dort jusqu'à six heures du soir; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade dans la rue du Cours; à la conversation dans les coteries; à la collation dans

les auberges : les esprits, même les plus graves, s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour : il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus ; ou bien la vanité à la vanité ; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve ici dans les mœurs, ni des hommes privés, ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour attein-

dre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée ; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'ame, aux scrupules de la conscience ; qu'elle pare avec tant de raffinement et de peine les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage ; il a la religion la plus aveugle, et en

même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire, à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain, n'ayant qu'une sensibilité médiocre et toujours vague, est très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa foiblesse même l'en rend susceptible : mais il faudroit que les ressorts qui l'y auroient poussée demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à

Rome il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha à la fois; en peu de temps l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'étoit qu'artificielle; la Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome comme la veulent son ciel et sa terre; la voilà comme ils l'ont faite toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination que donne la tension de la fibre qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime; ils n'auront que celui qui est en-deçà, et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin, ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je puis m'exprimer ainsi; ils n'en auront du moins que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables ni utiles, à qui on ne voudroit pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre, mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

Que ces ames trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire; elles y verroient la statue de sainte Thérèse, par le Bernin.

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne.... son regard, ses traits, sur-tout ses mains et ses pieds, languissent....

Ma pensée commence à rougir; détournons-la.

Et on appelle cette église *l'église de la Victoire!*

Si quelque passion a troublé la paix de votre ame, allez à la fon-

taine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux lions qui reposent..... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre : le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant ! Toute l'existence de cet animal est en paix : comme cette patte repliée devant lui a oublié ses griffes ! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau, ont animé en lions ces deux blocs de marbre noir ?

L'art sait faire du repos, mais c'est ordinairement celui de la mort ; celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étoient ici un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère est celui de commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple; car les gens un peu distingués savent se défendre : c'est ici comme par-tout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai

vu un curé qui, crainte du couteau, n'osoit sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? De ne pas communier, sous peine d'excommunication!

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement; et le jour de *la S. Barthelemi* toutes les listes se publient, avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé crioit devant moi au scandale contre un pareil usage. « Pour « moi, me disoit-il, je n'envoie ja- « mais de liste; mais si quelqu'un « de mes paroissiens n'a pas fait son « devoir, après l'avoir averti en

« particulier, après l'avoir fait ap-
« peler à la porte de l'église, je le
« fais conduire en prison ; il faut
« bien alors qu'il communie. J'en
« tins un six semaines en prison,
« l'année dernière ; il finit par com-
« munier. »

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le pape ordonnna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force indulgences : c'étoit en action de graces pour une récolte extraordinaire. Le nombre de non communians s'éleva si haut cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre ; il eut peur de l'accroître en le faisant connoître.

Mais pourquoi, dis-je au curé,

souffrez-vous toutes ces superstitions grossières qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs? Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *Médecin malgré lui*, pour faire passer le *Misantrophe*. Notre bon curé se mit à rire, et répartit : « Ce « peuple-ci n'a que des sens ; une « religion épurée n'auroit pas pour « lui assez de corps : il faut qu'il la « touche, qu'il la palpe, qu'il la voie ; « il faut donc qu'elle soit mêlée de » superstition. »

Je reprochois encore au curé son indulgence extrême pour la débauche. Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus

sévères sur cet article, elle seroit abandonnée : nous avons fait plus d'une fois des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi.

Vous êtes encore païen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

— Il est vrai, au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici, qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il seroit dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montoit à genoux les degrés d'*Ara Cœli*; chacun marmotoit quelques prières; celui-là, pour gagner à la loterie; celle-ci, pour obtenir un mari; un jeune homme, pour attendrir sa maîtresse : car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-dessus, je me

mis à rire Que voulez-vous? me dit le curé; pendant ce temps là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'Aurore sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par l'intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent;

jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout à coup, dans les airs rougissant par degrés autour d'elle, paroît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle d'un œil attendri le Soleil qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre : ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'Aurore, les premières Heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entre elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du

char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'Amour porte le flambeau du Soleil : l'Amour le secoue sur l'univers; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau! L'Aurore, de jour en jour, est plus pâle; elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite avant peu à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devroit glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est La Fontaine qui avoit vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue ;
Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et La Fontaine ?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques; et je suis venu dans les jardins de la villa Borghèse me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errant, comme moi, dans cette enceinte: en me voyant, elles se sont arrêtées toutes; elles ont tourné toutes ensemble, à mon regard, leurs jolies têtes; puis, reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur la

tige des fleurs et la pointe des gazons, sembloient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil ! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé, en voyant dans ce vaste tableau la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux; tout le printemps qui finit, et tout l'été qui commence; ces lointains qui unissent la terre et les cieux; ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts; cette neige éclatante dont leur sommet étincelle; et au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des

cyprès, qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent, et semblent découper l'horizon!

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré où je suis assis maintenant; seul, et me sentant seul, du papier et une plume auprès de moi; le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus rians et les plus sombres; tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre montant hardiment en colonne, porte sur son brillant sommet de pourpre des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus, c'est Apollon, c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des

myrtes, comment te méconnoître, Amour?

Voilà aussi des inscriptions funéraires gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.
A mon enfant.
A une sœur qui m'étoit chère.

Charmante retraite! comme on est bien caché ici dans le sein même de la nature!

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphyrs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils

ont fait éclore aujourd'hui, enfin de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paroître en ce moment tous mes enfans; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère; belle de ses vertus et de ses enfans, et remplissant à la fois mon cœur de cris, de bonheur et de joie!

Que j'aurois de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanny*, *Adèle*, *Eléonore*, se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer sur la mousse et les fleurs les zéphyrs et les papillons!

Je prendrois un moment *Charles* avec moi; je le mènerois là bas sous

ces lauriers, devant ces statues de *Brutus*, de *Caton* et de *Cicéron;* et là je tâcherois d'échauffer un peu sa jeune ame en lui parlant avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable ! Ils sont à trois cents lieues de moi; plusieurs mois encore nous séparent!...

Mais déjà la nuit s'avance; il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèse! d'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe; et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais sur-tout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur; suivez-moi au milieu des passions des hommes; au milieu des maux qu'ils endurent et des maux qu'ils font souffrir: écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



